

Lénine

L'homme et l'œuvre

Albert Rhys Williams

Source: Albert Rhys Williams, *Lénine et la Révolution russe*, Moscou, Éditions de Moscou, 1967, pp. 19-70. Complété par la version publiée en 1919: [Lenin. The Man and His Work](#), by Albert Rhys Williams, and the impressions of Col. Raymond Robins and Arthur Ransome. New York, Scott and Seltzer, 1919. Traduction et notes MIA.

INTRODUCTION

Le monde sait très peu de chose sur l'homme qui, depuis deux ans déjà, est à la tête du gouvernement de Russie. Le « *Times* » londonien en rejette la faute sur Lénine lui-même ; « *Si Lénine apparaît à l'Anglais moyen comme un chef pirate en chemise rouge et aux bottes montantes, la faute en revient principalement à l'intéressé lui-même.* » Ce journal a tort. Lénine n'y est pour rien. Le blocus et la censure britanniques en sont pour une bonne part les fautifs. Ils ont complètement coupé la Russie du reste du monde. Même l'*Associated Press* n'est pas arrivée à forcer ce barrage.

On n'avait jamais pu accuser cette agence de sympathies pour la révolution, et cependant, bon nombre de ses télégrammes modérés étaient considérés en Angleterre – car ils passaient par ce pays – comme dangereux pour le peuple américain. Toute information qui présentait le Gouvernement soviétique ou son chef sous un jour favorable était classée comme dangereuse par les Britanniques.

Il en résultait qu'au lieu de renseignements exacts sur Lénine, le public recevait des élucubrations et des ragots des « *correspondants particuliers* » à Paris, Londres, Stockholm et Copenhague. Le télégramme du matin relatait comment Lénine avait échappé par miracle à la poursuite de ses ennemis en sautant de son train blindé en Sibérie. Le télégramme de midi affirmait que Lénine serait incarcéré dans une prison de Moscou où Trotsky l'aurait fait jeter enchaîné. Le troisième correspondant, enfin, en veine de plus sensationnel encore, prétendait avoir vu le chef du Gouvernement soviétique débarquer d'un air insouciant une serviette sous le bras d'un bateau espagnol à Barcelone. Dans l'art de l'invention, chaque correspondant faisait merveille, mais faute de concordance entre eux, tous ces scribouillards montraient leur inconsistance, sans parler que leur écrivasseries ne contenaient pas un grain de vérité. Elles étaient d'une invraisemblance choquante. Se faire transporter de Sibérie à Moscou et ensuite en Espagne en quelques heures était à l'époque au-delà de toute possibilité humaine. Les menteurs rendaient Lénine omniprésent.

Auparavant déjà, ils lui avaient accolé des attributions d'« être suprême », d'omnipuissance, car disaient-ils, Lénine aidé d'un cercle étroit de ses compagnons d'armes avait organisé les Soviets, puis, par le biais des Soviets, versé le poison dans l'esprit de 15 millions de soldats et démoralisé l'armée. Ensuite, affirmaient-ils, son petit groupe avait renversé le Gouvernement provisoire ^[1], amené un

[1] Le Gouvernement provisoire de Russie qui fut au pouvoir du 2 mars au 25 octobre 1917 mena une politique

peuple de 160 millions à la paix de Brest-Litovsk ^[2] et obligé de signer un traité infâme. Il faut être non un homme, mais un surhomme pour venir à bout de telles tâches.

Il se trouve que Lénine était en outre omniscient. Le cas suivant y fait plus qu'allusion. Une des cliques hostiles aux bolcheviques supplia de lui épargner la participation à la conférence dans les îles des Princes ^[3] : « Nous ne tenons pas à nous rencontrer avec Lénine. Ces bolcheviques sont trop intelligents. Ils s'y connaissent parfaitement en politique et en économie et sont capables de nous brouiller l'esprit. »

Enfin, on lui attribuait aussi l'immortalité. Des dizaines de fois, transpercé d'une balle, il se releva et continua néanmoins à vivre. Si les générations nouvelles voulaient prouver un jour que Lénine était une quasi divinité, elles trouveraient des montagnes de preuves pour étayer cette thèse dans les journaux des deux dernières années ^[4].

Par la publication des Documents de Sisson ^[5], ces échantillons « classiques » de bêtise bureaucratique, notre propre gouvernement contribua à rendre plus épais le brouillard qui enveloppait la personnalité de Lénine. C'était une tentative insensée de prouver que le plus grand ennemi des *junkers*, le seul homme qui n'avait pas une seule fois renoncé à sa lutte contre l'impérialisme, serait en fait le principal auxiliaire des *junkers* et de l'impérialisme, agent personnel du *Kaiser*.

Venaient ensuite les récits qui font de Lénine un monstre cruel, assoiffé du sang de la bourgeoisie et insensible à la souffrance humaine. D'une part, les Russes affamés étaient représentés entaillant au couteau un cheval ou un chien mort dans les rues, et emportant la chair fumante. D'autre part, Lénine était décrit comme un monarque mongol au Kremlin, entouré de ses mercenaires chinois, vivant dans la magnificence asiatique, sa seule note en fruits s'élevant à plus de 2 000 roubles par jour. Il y eut des mensonges encore plus impudents destinés à braquer l'opinion mondiale contre Lénine. Mais comme certaines informations dignes de foi ont commencé à filtrer à travers le rideau tendu par le blocus, même les gens les plus crédules ont cessé de prendre au sérieux ces racontars.

Autres histoires mensongères sur Lénine

Une deuxième catégorie d'histoires a été créée à leur place. Elles proviennent de la plume intarissable d'écrivains comme John Spargo et la princesse Radziwill. Certaines sont de pures fabrications, d'autres sont fondées sur des faits, mais le venin de l'auteur décolore entièrement le tableau. Ils se font passer pour des scientifiques, arborent un air d'autorité, s'appuient sur des « documents officiels » et les déclarations de « dirigeants révolutionnaires ».

Le profane, qui n'a aucun moyen de vérifier les faits, accepte ces versions comme authentiques. Mais une fois de plus, il a été induit en erreur. Prenons par exemple le cas de Vladimir Bourtsev ^[6]. C'est sur

impérialiste et contre-révolutionnaire. Il fut renversé à la suite du soulèvement armé victorieux de Petrograd.

[2] Traité de paix signé le 3 mars 1918 dans la ville de Brest-Litovsk (aujourd'hui en Biélorussie) entre la Russie et les puissances de la Quadruple Alliance (Allemagne, Autriche-Hongrie, Bulgarie, Turquie), mettant fin à la participation russe à la Première guerre mondiale. À la suite de la défaite des armées allemandes à l'Ouest et de la Révolution de novembre 1918 à Berlin, le pouvoir soviétique annule le traité de Brest-Litovsk le 13 novembre. (Note MIA)

[3] En 1919, sur l'initiative des dirigeants britanniques et américains qui poursuivaient leurs propres buts politiques, on envisagea de convoquer dans les îles des Princes (mer de Marmara) une conférence des représentants du Gouvernement soviétique et de ceux de tous les gouvernements de gardes blancs formés sur le territoire de l'ancien Empire russe. Après une mise au point concernant son attitude, le Gouvernement soviétique donna son accord à ces négociations. La conférence n'eut pas lieu. La faute en fut aux puissances impérialistes et aux gardes blancs.

[4] Il s'agit des années 1917 et 1918.

[5] Documents de Sisson, faux anti-soviétiques publiés par Edgar Sisson, vice-président du service étranger du Comité d'information publique des U.S.A., qui, venu à Petrograd après la révolution d'Octobre, se consacra tout entier à une activité de propagande, d'espionnage et de subversion dirigée contre le pouvoir soviétique. Il dirigeait la filiale russe dudit Comité. Il s'acquit une triste réputation en publiant une série de faux anti-soviétiques.

[6] Bourtsev, Vladimir Lvovitch (1862-1942), historien et publiciste populiste proche de la « Volonté du peuple », puis des

ses déclarations que John Spargo fonde une grande partie de son article du « *Saturday Evening Post* » sur Lénine, tandis qu'un autre écrivain salue Bourtsev comme « *un vétéran révolutionnaire, un leader sévère et intègre* ». Un tel éloge convient au Bourtsev du passé, mais le Bourtsev d'aujourd'hui, comme bien d'autres, est devenu un fieffé réactionnaire lorsque la Révolution est enfin arrivée. En vérité, il est devenu si réactionnaire, si aigri dans ses assauts contre le gouvernement [Kerensky](#) qu'il a été arrêté par ce dernier. Quelque temps après l'arrivée au pouvoir des bolcheviques, il a été libéré et s'est rendu à Paris où il s'est déchaîné contre ses libérateurs. Là, il s'est allié à la clique de Koltchak ^[7] et aux autres groupes réactionnaires qui se mobilisaient pour écraser la révolution en Russie. Certains de ses meilleurs amis considéraient qu'il avait perdu la raison dans ses attaques contre les chefs révolutionnaires. Lorsque Kerensky était à la tête du Gouvernement provisoire, Bourtsev a mené une attaque furieuse contre des hommes comme Verkhovsky, le ministre de la Guerre de Kerensky. Lorsque Lénine est devenu le chef de la Révolution, il a entrepris une campagne encore plus venimeuse contre lui.

À Paris, Bourtsev, désormais aveuglé par la rage, partisan déclaré de Koltchak et de Dénikine ^[8], rassemble le matériel littéraire nécessaire à la lutte contre Lénine. John Spargo s'enrôle dans sa brigade de dénigrement et est dûment approvisionné en « faits » et « documents ». Voyons d'un peu plus près le chemin tortueux par lequel certains de ces « faits » sont arrivés.

On prétend que Lénine a fait quelque chose qui a attiré l'attention de **Malinovsky**, l'agent provocateur. Malinovsky en parle à Beletsky, le chef de la police secrète du tsar, emprisonné dans la forteresse Pierre-et-Paul. Beletsky en parle à Bourtsev, devenu réactionnaire et emprisonné lui aussi à Pierre-et-Paul. Bourtsev se rend ensuite à Paris et, dans un état de rage et d'amertume, témoigne que Beletsky lui a dit que Malinovsky lui a dit ce que Lénine aurait fait. Spargo reprend cette diatribe, la réécrit et l'offre au public américain comme étant une véritable image de Lénine. Et pourtant, tout au long de cette chaîne, il y a au moins trois personnes dont les témoignages seraient rejetés par les tribunaux comme étant des témoins illégitimes, voire de purs et simples menteurs.

Personne ne prendrait comme preuve digne de foi les déclarations de cet agent tristement célèbre du tsar. S'il fallait croire tout ce que Beletsky a dit sur Lénine, alors je croirais seulement ce que j'ai obtenu de première main. Ainsi, avec deux autres Américains membres d'un comité d'enquête de la Douma de Petrograd, j'ai rendu visite à Beletsky dans sa cellule à Pierre-et-Paul en décembre 1917. Pendant une heure, je l'ai écouté parler des révolutionnaires qu'il avait connus. Avec un ricanement dans la voix et un monocle à l'œil, il s'étendait sur la vénalité de celui-ci et la faiblesse de celui-là. Prétendant ne pas avoir d'idéaux lui-même, il prenait plaisir à montrer les taches noires de ces idéalistes supposés blancs comme neige. L'un après l'autre, il les souillait, racontant que celui-ci avait pris l'argent des Allemands et que celui-là s'était montré lâche lors d'une crise. Puis on a évoqué le nom de Lénine. Un changement complet s'est opéré sur le visage du vieux loup grisonnant, le ricanement a disparu de sa voix, la méchante lueur a quitté ses yeux. Très calmement, il dit : « *Lénine ! Un vrai révolutionnaire ! Un honnête homme !* »

Une connaissance intime de Lénine

Socialistes-Révolutionnaire. Se fit connaître en démasquant les provocateurs appointés par la police tsariste au sein des organisations révolutionnaires. A soutenu Kornilov contre Kérénsky et accusé les bolcheviques de complicité avec l'Allemagne. Émigre en France après la Révolution et publie un journal qui devient le porte-voix des contre-révolutionnaires Dénikine, puis Wrangel. (Note MIA)

[7] Koltchak, Alexandre Vassilievitch (1875-1920). Amiral tsariste, servit pendant la guerre russo-japonaise en 1905, et commanda un destroyer dans la Baltique en 1914. Commandant de la flotte de la Mer Noire en 1916. Proclamé « Régent Suprême de Russie » par le gouvernement contre-révolutionnaire d'Omsk en novembre 1918 et soutenu par les Alliés, il lance plusieurs offensives contre les Soviét. En janvier 1920, ses troupes furent battues par l'Armée Rouge et il fut livré aux bolcheviques par les légionnaires Tchécoslovaques. Fusillé le 7 février 1920.

[8] Dénikine, Anton Ivanovitch (1872-1947), général tsariste. Pendant la guerre civile, un des chefs du mouvement de gardes blancs dans le Sud de la Russie, il lança en 1919 une forte offensive sur Moscou. Fut battu par l'Armée Rouge en mars 1920 et à émigré.

Mais passons donc de ces histoires fantaisistes sur Lénine aux lacunes du présent volume. Il est à noter que cet ouvrage est inachevé au sens où il ne peut prétendre donner une idée suffisante de Lénine et de son œuvre. Cela ne sera fait qu'au cours de l'évolution ultérieure de l'Histoire, car tout ce qui suivra sera lié au nom de Lénine. Mais les brefs renseignements que j'apporte au lecteur sur la personnalité et les actes de ce grand homme ne sont pas dénués, du moins je l'espère, d'intérêts ni d'importance.

Lénine est montré ici en action, au travail, dans le tourbillon des événements de la révolution. Ce livre retrace les impressions d'un étranger qui eut d'étroits contacts avec lui, ce qui lui confère des avantages évidents sur tous ceux qui ont écrit à l'époque sur Lénine à l'étranger. La plupart d'entre eux n'avaient pu s'entretenir avec lui, n'avaient pas entendu ses discours, ne l'avaient approché à une distance de pas moins de 1 000 milles. Presque toutes leurs informations s'appuyaient sur des oui-dire, des conjectures et la pure invention.

Quant à moi, j'ai rencontré Lénine en tant que socialiste d'Amérique. Je voyageai avec lui dans le même train, je parlai de la même tribune que lui et vécu deux mois avec lui à l'hôtel « National » à Moscou. Dans ce livre je raconte toute une série de rencontres avec Lénine pendant la révolution.

DIX MOIS AVEC LÉNINE

Les jeunes léninistes

Avant de faire la connaissance de Lénine, j'étais déjà renseigné sur lui par les récits de cinq jeunes ouvriers russes. Ils faisaient partie de cet énorme flot d'émigrés qui refluit vers la Russie, notamment vers Petrograd, à l'été de 1917.

Ils nous attiraient, nous Américains qui faisons route ensemble, par leur énergie, leur esprit, leur connaissance de la langue anglaise. Ils nous apprirent bientôt qu'ils étaient bolcheviques. « *Allons donc, ils n'en ont pas du tout l'air* », fit remarquer un Américain, et il persista longtemps dans cette opinion, refusant d'ajouter foi à leurs paroles.

Le journal qu'il lisait lui donnait chaque jour l'image de bolcheviques, brigands barbus, paresseux, obtus et féroces. Or il avait devant lui des hommes rasés de près, polis, aimables, d'une vive intelligence et non dépourvus d'humour. Ils n'avaient pas peur d'endosser une responsabilité, ne craignaient pas la mort, et, ce qui était le plus surprenant, ce dont nous pûmes nous assurer plus tard en Russie, ne rechignaient devant aucune besogne. Tels étaient justement les bolcheviques.

Voskov venait de New York où il était secrétaire de l'organisation n° 1008 du syndicat des charpentiers. Ianychev, un métallo, fils d'un prêtre de campagne, avait travaillé dans les mines et les usines de différents pays, ce dont témoignaient les cicatrices restées sur son corps. Neibut, un ouvrier, trimbalait toujours une pile de livres et était constamment obsédé par une idée tirée d'un de ces livres. [Volodarski](#) qui travaillait jour et nuit comme un forçat, me dit quelques jours avant sa fin tragique : « *Peu importe si l'on me tue ! Au cours de ces six derniers mois de travail, j'ai éprouvé plus de joie que ne l'auront fait quelque cinq hommes durant toute leur vie.* » [Peters](#), ancien contremaître, que les journaux calomnieux devaient représenter plus tard comme un tyran sanguinaire signant des sentences de mort jusqu'à ce que la plume, d'épuisement, lui tombe des mains, soupirait souvent après le jardinet plein de roses qu'il avait laissé en Angleterre et aimait beaucoup les vers de Nékrassov ^[9].

[9] N. Nékrassov (1821-1877), grand poète russe, révolutionnaire et démocrate.

Ces hommes nous assuraient avec une calme conviction que pour l'intelligence et les qualités d'âme, Lénine surpassait d'une tête n'importe quel bolchevique, n'importe quel homme en Russie, en Europe et dans le monde entier.

Pour nous qui lisions tous les jours dans les journaux que Lénine était un agent allemand et entendions constamment la bourgeoisie le déclarer traître et dément, ces paroles semblaient bizarres et insolites, sorties de l'imagination exaltée de fanatiques. Mais ces hommes n'étaient ni des imbéciles ni des sentimentaux. En parcourant le monde, ils avaient appris bien des choses. Ils n'avaient pas non plus de goût pour le culte de la personnalité. Le courant grandissant du bolchevisme était un mouvement passionné, mais en même temps scientifique, réaliste et incompatible avec le culte de la personnalité.

Et pourtant, ces cinq bolcheviques affirmaient unanimement qu'il existait un homme véritablement grand par son esprit et ses qualités morales, un Russe nommé Lénine, qui était contraint à ce moment-là de se cacher pour se soustraire aux poursuites du Gouvernement provisoire.

Plus nous liions connaissance avec ces jeunes enthousiastes, plus nous brûlions du désir de voir l'homme qu'ils appelaient leur maître. Nous leur demandions s'ils ne pouvaient pas nous conduire dans sa retraite.

— Patientez un peu, nous répondaient-ils en riant, vous aurez bien l'occasion de le voir.

Et nous attendîmes tout l'été et une partie de l'automne 1917, voyant s'étioler peu à peu le gouvernement de Kérénsky. Le 25 octobre (le 7 novembre), les bolcheviques déclarèrent que ce gouvernement n'existait plus et proclamèrent simultanément la République des Soviets avec Lénine à la tête du gouvernement.

Lénine. Premières impressions

Au moment où les foules en liesse de soldats et d'ouvriers grisés par la victoire prolétarienne remplissaient l'énorme salle de Smolny et que les canons de l'« *Avrora* » annonçaient la fin de l'ancien régime et la naissance du nouveau, Lénine montait tranquillement à la tribune. Le président prononça :

— La parole est au camarade Lénine.

Nous redoublâmes d'attention. L'homme que nous désirions tant voir et entendre allait se présenter à nos regards. Mais de nos places réservées aux correspondants on ne put d'abord rien voir. Salué par des clameurs, des cris d'enthousiasme, des piétinements et des applaudissements, il traversa la scène et monta à la tribune. Le bruit, les cris, les ovations atteignirent leur comble.

Maintenant nous le voyions bien, et ce fut une cruelle déception. L'homme que nous avions devant nous était presque l'opposé de celui que notre imagination avait forgé. Nous nous attendions à voir un homme d'une taille énorme qui s'imposait par son seul physique. Or, en fait, se tenait devant nous un homme de petite taille, trapu, au front dégarni, avec une barbiche ébouriffée ^[10].

Il attendit que la vague d'applaudissements se soit tue, puis il dit :

— Camarades ! En Russie, nous devons maintenant nous occuper de l'édification d'un État socialiste prolétarien.

Et il se mit à exposer sans emphase, comme une simple affaire, l'essence du problème. Il n'avait pas le moindre souci d'éloquence. Il y avait une certaine rudesse et sécheresse dans sa manière de parler. Les pouces accrochés aux emmanchures de son gilet, il parlait, se balançant sur ses pieds d'avant en

[10] En réalité Lénine sortait tout juste d'une longue période de clandestinité où il s'était rasé la barbe et la moustache. (Note MIA)

arrière. Pendant une heure nous écoutâmes son discours, cherchant à y déceler cette force attractive cachée qui nous expliquerait son immense ascendant sur ces hommes libres, jeunes et vigoureux. Mais en vain. Nous étions déçus.

L'audace et l'élan irrésistibles des bolcheviques avaient enflammé notre imagination, nous nous figurions que leur chef nous ferait éprouver la même sensation. Nous croyions voir incarnées dans sa personne les qualités propres à ce parti dont toute la force et toute la puissance étaient concentrées en lui. Mais nous avions devant nous un homme las qui ne semblait se distinguer des autres en rien, qui parlait calmement, simplement, mais avec force et une profonde conviction.

— Habillé un peu mieux, il pourrait passer pour un maire de province ou un banquier d'une petite ville française, dit en chuchotant Julius West, correspondant britannique.

— Oui, c'est un homme bien petit pour une affaire aussi considérable, surenchérit son compagnon.

Nous nous rendions compte de toute la difficulté de la tâche que les bolcheviques s'étaient chargés d'assumer. Seraient-ils de taille à en venir à bout ? Leur chef ne nous avait pas au prime abord fait l'effet d'un homme fort.

Telle était la première impression. Bien que je fusse parti de cette appréciation erronée, six mois après, j'avais déjà rejoint le camp de Voskov, Neibut, Peters, Volodarski et Lanytchev pour lesquels Lénine était le plus grand homme politique d'Europe.

Lénine introduit la rigueur de l'ordre révolutionnaire dans la vie de l'État

Le 27 octobre (le 9 novembre) 1917, je voulus obtenir l'autorisation d'accompagner les Gardes rouges ^[11] dont les colonnes étaient alors en marche sur toutes les routes pour affronter les cosaques et les contre-révolutionnaires. Je présentai à Lénine mes papiers qui portaient les signatures de Hillquit ^[12] et de Huysmans ^[13]. Je les considérais comme des pièces fort solides. Tel n'était pas l'avis de Lénine. Il me les retourna avec un « *non* » laconique, comme si elles me venaient d'une quelconque organisation philanthropique bourgeoise.

C'était un incident insignifiant, mais il faisait voir toute l'importance qu'on attribuait à l'œuvre commencée au sein des Soviets. Jusqu'alors les masses s'étaient montrées généreuses et confiantes, et cela leur avait porté préjudice. Lénine se mit en devoir d'implanter un ordre révolutionnaire. Il savait que la révolution menacée par la famine, les interventionnistes étrangers et les contre-révolutionnaires ne pouvait être sauvée que par des mesures énergiques et sévères. C'est pourquoi les bolcheviques les appliquaient sans hésitation, tandis que les ennemis ne ménageant pas leurs épithètes, couvraient les bolcheviques d'injures et de calomnies. À l'égard de la bourgeoisie, Lénine était sévère et impitoyable.

À cette époque, ils ne l'appelaient pas le président Lénine, mais « le tyran Lénine », « Lénine le dictateur ». Et les socialistes de droite disaient : « Le vieux tsar Romanov, Nicolas II, a cédé la place au nouveau tsar, Nikolai Lénine », et par dérision, ils criaient : « Vive notre nouveau tsar Nicolas III ! »

Ils ont exploité avec une joie mauvaise l'anecdote amusante du paysan. C'était la nuit où le Soviet des députés paysans, apportant son soutien au nouveau gouvernement soviétique, célébrait cet événement par une fête dans les salles de Smolny. L'intelligentsia avait parlé au nom du village ; on demandait que

[11] Gardes rouges ; membres de la Garde Rouge. Celle-ci fut créée lors de la première révolution russe de 1905-1907 sous forme de brigades de combat et de détachements ouvriers. En 1917 et au début de 1918, les détachements de la Garde Rouge dirigés par les bolcheviques ont été d'un apport immense dans la lutte avec la contre-révolution à l'intérieur du pays. Fin avril 1918, les détachements de la Garde Rouge furent incorporés dans les rangs de l'Armée Rouge.

[12] Hillquit, dirigeant du parti socialiste des États-Unis, membre de la IIe Internationale, réformiste.

[13] Huysmans, socialiste belge, membre de la IIe Internationale.

le village parle pour lui-même. Un vieil homme en blouse de paysan est alors monté à la tribune. Son visage était rose à travers sa barbe blanche ; il avait des yeux brillants, et parlait dans le dialecte du village.

« Tovaritchi, *comme j'étais heureux ce soir en venant ici avec des drapeaux flottants au vent et de la musique. Je ne suis pas venu en marchant sur le sol. Je suis venu en volant dans les airs. Je fais partie du sombre peuple, je vis dans un obscur village. Vous nous avez donné la lumière. Mais comme nous ne comprenons pas tout, alors ils m'ont envoyé ici pour le découvrir. Mais, tovaritchi, nous sommes tous très heureux de ce merveilleux changement. Avant, les chinovniki* ^[14] *étaient très durs et nous battaient, mais maintenant ils sont très polis. Avant, nous ne pouvions que regarder l'extérieur des palais, maintenant nous pouvons marcher à l'intérieur. Autrefois, il n'y en avait que pour le Tsar, mais maintenant ils nous disent, tovaritchi, que demain je peux serrer la main du Tsar Lénine lui-même. Que Dieu lui accorde une longue vie ! »*

Le chaos qui régnait au cours de ces semaines-là exigeait que les hommes fissent preuve d'une grande volonté et de beaucoup de fermeté. Dans tous les services de l'État, on établissait une discipline et un ordre révolutionnaire rigoureux.

Chez les ouvriers, le sentiment de responsabilité allait grandissant et le fonctionnement de certains maillons de l'appareil soviétique s'améliorait. En chaque occasion, lors de la nationalisation des banques, par exemple, le pouvoir soviétique agissait maintenant avec énergie et efficacité. Lénine savait quand il fallait agir sans atermoiements, mais aussi quand toute précipitation serait inadmissible.

Un jour, il reçut une délégation d'ouvriers venue lui demander s'il ne pouvait pas décréter la nationalisation de leur entreprise.

— Certes, dit Lénine en prenant un papier à en tête vierge sur son bureau, si cela dépendait de moi, la chose serait très facile. Je n'aurais qu'à mettre ici le nom de votre entreprise, puis signer et indiquer le nom du commissaire dont relève l'affaire.

Très contents, les ouvriers dirent :

— Alors, tout va bien.

— Mais avant de signer ce papier, poursuivit Lénine, je dois vous poser quelques questions. Tout d'abord, savez-vous où vous pouvez obtenir des matières premières pour votre entreprise ?

Les délégués durent reconnaître à contrecœur qu'ils l'ignoraient.

— Savez-vous tenir la comptabilité ? Avez-vous mis au point les moyens d'augmenter votre production ? Les ouvriers répondirent par la négative et avouèrent ne pas y attacher beaucoup d'importance, considérant la chose comme secondaire.

— Enfin, camarades, permettez-moi de vous demander si vous avez trouvé un débouché pour vos produits ?

Encore une fois la réponse fut : « non ».

— Eh bien, fit le Président du C.C.P. ^[15], ne trouvez-vous pas, camarades, que vous n'êtes pas encore prêts à prendre en mains votre usine ? Rentrez chez vous et étudiez toutes ces questions. La chose n'est pas facile, il vous arrivera parfois de commettre des erreurs, mais vous finirez par acquérir les

[14] Personnes ayant un rang dans la Table des grades tsariste. (Note MIA)

[15] C.C.P., Conseil des Commissaires du Peuple. Nom donné alors au gouvernement de la Russie soviétique.

connaissances et l'expérience nécessaires. Revenez dans quelques mois, nous pourrons alors reprendre la proposition de nationaliser votre usine.

Dans sa vie privée : une discipline de fer

Dans sa vie privée, Lénine observait la même discipline de fer qu'il avait introduite dans la vie sociale. La soupe aux choux, le potage aux betteraves, le pain noir, le thé et la bouillie composaient le menu de ceux qui étaient alors à Smolny, dont Lénine lui-même et sa famille. Les révolutionnaires travaillaient de 12 à 15 heures par jour. La journée de travail de Lénine était de 18 à 20 heures au moins. Il écrivait personnellement des centaines de lettres. Plongé dans le travail, il en oubliait même de manger. Profitant d'un moment où il s'entretenait avec quelqu'un, sa femme lui apportait un verre de thé et disait : « *Tenez, camarade, n'oubliez pas de boire ça.* » Souvent, ce thé était sans sucre, car Lénine touchait la même ration que tout le monde.

Les soldats et les commissionnaires dormaient sur des lits de fer dans de grandes pièces aux murs nus, qui rappelaient l'intérieur d'une caserne. Lénine et sa femme dormaient sur des lits semblables. Quand ils n'avaient plus de forces pour travailler, ils se couchaient dans ces lits durs, souvent même sans se déshabiller afin d'être prêts à se relever à tout moment.

Ce n'était pas par ascétisme que Lénine supportait ces privations. Il appliquait tout simplement les principes d'égalité. Un des principes voulut que le salaire de tout employé fût ramené au niveau de celui de l'ouvrier moyen et fixé à 600 roubles par mois. Plus tard, il y a eu une augmentation. Aujourd'hui, le chef du gouvernement russe reçoit moins de 200 dollars par mois.

J'étais logé à l'hôtel « National » lorsque Lénine vint s'y installer au second étage. Ici, le nouveau régime avait commencé par supprimer tous les mets recherchés et chers. Le grand nombre de plats qui composaient les repas fut réduit à deux. On pouvait commander soit une soupe et de la viande, soit une soupe et une bouillie. C'était tout ce que pouvait avoir le consommateur que ce fût un commissaire du peuple ou un manœuvre, autrement dit, on observait strictement le principe : « Nul ne mangera de gâteaux tant que tout le monde n'aura pas reçu du pain. » Mais il y avait des jours où l'on manquait même de pain. Quoi qu'il en fût, Lénine en recevait juste autant que les autres. Et quand le pain venait à manquer totalement, ces jours-là il n'en recevait pas, lui non plus.

Quand, après l'attentat perpétré contre lui, il se trouva dans un état très grave, les médecins lui prescrivirent des aliments qu'on ne pouvait, hélas, trouver qu'au marché noir. Ses amis eurent beau le persuader, il refusa net de toucher à ce qui n'avait pas été prévu par le ravitaillement.

Plus tard, quand il commença à se rétablir, sa femme et sa sœur trouvèrent le moyen d'améliorer un peu sa nourriture. Sachant qu'il gardait son pain dans le tiroir de son bureau, elles ajoutaient furtivement un morceau à cette provision. Absorbé par le travail, Lénine plongeait la main dans le tiroir, en tirait le pain et le mangeait, sans se douter qu'il mangeait plus que sa ration ordinaire.

Dans sa [lettre aux ouvriers d'Europe et d'Amérique](#), il décrivait la détresse et les affres de la faim auxquelles l'intervention de l'Entente avait voué les travailleurs de Russie. Lénine supportait tout cela avec les masses.

Lénine a été accusé d'avoir joué avec le destin d'une grande nation, d'être un expérimentateur essayant imprudemment ses formules communistes sur le grand corps malade de la Russie. Mais on ne peut pas l'accuser de mauvaise foi envers ces formules. Il ne les expérimente pas seulement sur la Russie, il les expérimente sur lui-même. Il est prêt à prendre sa propre médecine. Honorer de loin les doctrines du communisme est une chose. Endurer, comme le fait Lénine, les privations et les rigueurs qu'entraîne sur place l'introduction du communisme est une chose bien différente.

Le commencement d'un État communiste ne doit cependant pas être dépeint entièrement en couleurs

sombres. Aux jours les plus noirs en Russie, l'art et l'opéra ont été florissants. Le romantisme a également joué son rôle. Il touchait même les principaux personnages de la scène révolutionnaire. Nous avons été stupéfaits d'apprendre un matin que la versatile Kollontai avait épousé le marin Dybenko. Plus tard, pour avoir ordonné une retraite devant les Allemands à Narva, il a été sanctionné. Tombé en disgrâce, il a été exclu de son poste et du parti avec l'approbation de Lénine et l'indignation naturelle de Kollontai.

En discutant avec elle à ce moment-là, j'ai suggéré que Lénine avait peut-être été impulsif, le poison du pouvoir entrant dans ses veines et gonflant son ego. « *Aussi amère que je me sente maintenant* », a-t-elle répondu, « *je ne pourrais jamais attribuer une quelconque motivation personnelle à ses actes. Aucun des camarades qui ont travaillé avec le camarade Lénine pendant dix ans ne peut croire un seul instant qu'il y ait la moindre goutte d'égoïsme en lui.* »

Les actions pratiques des communistes contribuent à rallier le peuple autour des Sovièts

Bien sûr, la presse bourgeoise brossait un tout autre portrait de Lénine. Mais peu à peu ses traits réels apparaissaient toujours plus nettement à travers la trame de mensonges. A mesure qu'on apprenait en Russie que Lénine et ses compagnons d'armes partageaient les misères et les joies du peuple, les masses se ralliaient de plus en plus à eux.

Le mineur d'Oural mécontent de sa maigre ration savait que tous recevaient une part égale des réserves communes de vivres et de vêtements, que tous bénéficiaient des mêmes conditions de logement. Alors pourquoi se serait-il plaint de ne recevoir qu'un morceau de pain noir ? D'autant plus que ce morceau n'était pas moins grand que celui de Lénine. Les souffrances causées par la faim n'étaient pas augmentées par la peine de se savoir frustré.

La paysanne qui grelottait sous les rafales d'un vent glacial soufflant de la Volga savait peu de chose sur l'homme qui, dans son esprit, avait pris la place du tsar. Mais on disait autour d'elle que sa chambre n'était pas toujours chauffée. Aussi, si aujourd'hui, elle souffrait du froid, elle ne souffrait pas au moins de l'inégalité.

La première réaction du métallos de Nijni-Novgorod voyant que son salaire de 600 roubles ne lui permettait pas de subvenir aux besoins de sa famille était de l'amertume. Mais se souvenant que les autres n'en touchaient pas davantage il acceptait plus facilement sa situation. Le soldat de l'Armée Rouge exposé au feu des canons des interventionnistes savait que Lénine bien qu'à l'arrière était aussi sur la ligne de feu, car en Russie le danger menaçait chacun. À l'arrière, en effet le nombre de tués et de blessés dépassait celui des soldats tombés et blessés au front. Ouritski, Volodarski et beaucoup d'autres furent traîtreusement assassinés, Lénine fut blessé deux fois. Aussi pour le soldat de l'Armée Rouge, Lénine n'était pas un homme qui se trouvait loin du champ de bataille, c'était un compagnon d'armes partageant avec lui les dangers et les peines de la guerre.

Le rapport du chef de la mission américaine en Russie, Bullitt ^[16], disait : « *C'est tout juste si aujourd'hui l'on ne considère pas Lénine comme un prophète. Ses portraits accompagnés ordinairement de ceux de Marx sont partout. L'autre jour, venu voir Lénine au Kremlin j'ai dû attendre quelques minutes : il recevait une délégation de paysans. On avait appris dans leur village que le camarade Lénine souffrait de la faim et ils avaient fait des centaines de kilomètres pour amener 800 pouds de blé comme cadeau de la part du village. Peu avant, il y avait eu une autre délégation de paysans qui ayant entendu dire que Lénine travaillait dans une pièce non chauffée, étaient venus le voir et lui avaient amené un fourneau et du bois -*

[16] Bullitt, William Christian (1891-1967), journaliste et diplomate américain. En mars 1919 il fut envoyé par le président des États-Unis Wilson en Russie pour négocier une proposition de paix avec le gouvernement soviétique. Un projet d'accord fut finalement rédigé mais peu après le départ de la « mission Bullitt », il fut finalement repoussé par les gouvernements de l'Entente face à la perspective d'une victoire de l'armée contre-révolutionnaire de Koltchak alors en pleine offensive au printemps 1919.

de quoi le chauffer pendant trois mois. Lénine est le seul dirigeant à qui l'on fasse de tels présents. Il fait remettre ces cadeaux au fonds commun. »

Cette égalité devant les biens comme les privations firent naître chez les pauvres une sympathie générale pour le chef de l'État et valut aux dirigeants soviétiques l'appui toujours croissant du peuple.

Les actions pratiques permettent à Lénine de sentir battre le cœur du peuple

Vivant si près du peuple, les dirigeants communistes connaissaient bien ses pensées et ses aspirations. Lénine n'avait pas besoin d'envoyer des commissions pour se renseigner sur l'état d'esprit et l'opinion du peuple. Celui qui manque de nourriture n'a pas à demander ce que pense l'homme qui a faim. Il le sait. Ayant aussi faim que le peuple, souffrant avec lui du froid, Lénine sentait la même chose que le peuple, avait les mêmes désirs et les mêmes pensées que lui.

C'est guidé par les mêmes sentiments que le Parti communiste agit. Les communistes disent : « Nous n'avons pas créé les Soviets. C'est la vie du peuple qui les a créés. Nous n'avons préparé d'avance aucun programme pour l'imposer au peuple. Nous le lui avons emprunté plutôt. Il réclamait : « La terre aux paysans ! », « Les usines – aux ouvriers ! », « La paix – au monde tout entier ! ». Nous avons tracé ces mots d'ordre sur nos drapeaux et, les portant, nous sommes arrivés au pouvoir. Ce qui fait notre force, c'est que nous formons un tout avec le peuple. Pratiquement, nous n'avons pas besoin de faire d'efforts pour comprendre le peuple, car nous sommes le peuple même. » Cela était vrai à coup sûr pour tous les simples dirigeants qui, comme nos cinq jeunes bolcheviques rencontrés plus haut, étaient la chair et le sang du peuple.

Mais des intellectuels, comme Lénine, comment peuvent-ils exprimer les pensées du peuple ? Comment peuvent-ils comprendre ses sentiments et son opinion ? À quoi on peut répondre qu'ils n'auraient rien pu concevoir de tout cela s'ils avaient vécu à l'écart de ce qui émouvait les masses populaires. C'est un fait indiscutable que l'homme vivant la vie du peuple est plus proche de lui que celui qui l'évite. Ainsi, Lénine possédait un avantage considérable sur ses adversaires : il n'avait pas à s'interroger sur les sentiments et les pensées du mineur d'Oural, de la paysanne de la région de la Volga ou du combattant de l'Armée Rouge. Il savait ce qui les animait, leurs sentiments étaient les siens. Aussi, pendant que ses adversaires tâtonnaient dans les ténèbres, Lénine marchait avec l'assurance d'un homme qui connaît bien le chemin.

L'application des principes communistes dans la vie quotidienne des dirigeants soviétiques fut l'un des facteurs qui ont puissamment contribué à accroître l'influence du Gouvernement soviétique. Hors des frontières de Russie, on ne tenait pas du tout compte de la portée de ce facteur ou, du moins on cherchait à l'amoindrir. Mais Lénine comprenait toute sa valeur. Il estimait qu'il était important pour le système soviétique. Dans son ouvrage *L'État et la révolution* il dit que l'application pratique des principes communistes est la seule voie à suivre pour un homme d'État prolétarien. Ce n'était pas une voie facile. Ceux qui l'empruntaient n'étaient pas nombreux.

Lénine à la tribune

Malgré la surcharge excessive d'un labeur qui l'occupait presque nuit et jour, Lénine prononçait souvent des discours dans lesquels il analysait la situation du moment, formulait le diagnostic, prescrivait le traitement et persuadait ses auditeurs de l'appliquer. L'enthousiasme que soulevait ses discours chez les gens peu lettrés en dépit de son débit rapide et d'une multitude de faits cités surprenaient les observateurs.

Bien que ses discours soient vifs, fluides et remplis de faits, ils sont généralement aussi peu spectaculaires et romantiques que son apparence à la tribune. Ils exigeaient une réflexion soutenue et étaient tout le contraire de ceux de Kerensky. Ce dernier était une figure romantique, un orateur éloquent, doté de tous ces artifices et de ces notes passionnées qui auraient dû influencer

durablement, pourrait-on penser, « ces Russes ignorants et illettrés ». Mais il ne les a pas influencés durablement. Voilà une autre anomalie russe. Les masses ont écouté les phrases flamboyantes de ce brillant tribun. Puis elles se sont détournées et ont fait allégeance à Lénine, le savant, l'homme de la logique, de la pensée réfléchie et de la précision académique.

Lénine était un maître en matière de dialectique et de polémique, et son étonnante maîtrise de soi lors des débats n'y contribuait pas peu. Or les débats étaient son dada. Olguine ^[17] disait : « *Lénine ne répond pas à un adversaire, il le dissèque. Il est semblable à une lame de rasoir. Son esprit travaille avec une rapidité surprenante. Il s'aperçoit de la moindre faute de l'adversaire, réfute les prémisses inacceptables et montre l'absurdité des conclusions qu'on peut en tirer. En même temps, il parle avec ironie, ridiculise son adversaire. Il le chapite sans pitié, vous fait sentir que sa victime est un ignorant, un sot, une nullité pleine de suffisance. Vous êtes entraîné par la force de sa logique. Vous êtes saisi par sa fougue intellectuelle.* »

De temps à autre il avive sa pensée d'une digression ou d'une remarque caustique. Par exemple, raillant [Kamkov](#), qui ne s'arrêtait pas de poser des questions, il cita le dicton : « *Un imbécile est capable de poser tant de questions que même dix hommes intelligents ne sauraient y répondre.* » A nouveau, lorsque [Radek](#), le journaliste bolchevique, s'est tourné un jour vers Lénine en disant : « *S'il y avait cinq cents hommes courageux à Petrograd, nous vous enverrions en prison* », Lénine a répondu tranquillement : « *Certains camarades peuvent effectivement aller en prison, mais si vous calculez les probabilités, vous constaterez qu'il est plus probable que ce soit moi qui vous y envoie plutôt que vous.* »

Parfois, à l'aide d'un simple exemple, il donnait une image du nouveau régime. Un jour, il cita les paroles d'une vieille paysanne qui avait dit que si avant l'homme au fusil lui défendait de ramasser du bois mort dans la forêt, maintenant, il était inoffensif, et même, la protégeait.

Sous la pression et le stress des événements, le feu et la passion qui habitent l'homme semblent parfois submerger sa réserve habituelle. Un observateur a récemment raconté que, lors d'une grande réunion, Lénine avait commencé par des phrases quelque peu hésitantes et laborieuses, mais qu'à mesure qu'il parlait, il devenait plus clair, plus fluide et vif, sans grand effort apparent, mais avec une agitation intérieure croissante et de plus en plus visible. « *Une sorte de pathos contrôlé imprégnait son âme. Il faisait de nombreux gestes et marchait sans cesse de quelques pas en avant et en arrière. Des rides remarquablement profondes et irrégulières se formaient sur son front, témoignant d'une réflexion intensive, d'un travail intellectuel presque douloureux.* »

Lénine cherchait toujours à agir avant tout sur l'esprit et non sur les sens. Néanmoins, d'après les réactions de ses auditeurs, on pouvait juger de l'ascendant émotionnel que possédait sa logique. J'eus un jour l'occasion de parler dans un meeting après Lénine. C'était en janvier 1918, au manège Mikhaïlovski quand le premier détachement de défenseurs du pouvoir soviétique s'apprêtait à rejoindre le front. La flamme vacillante des flambeaux éclairait l'intérieur de l'énorme édifice, faisant ressembler les longues rangées d'autos blindées à quelque monstres préhistoriques. Les conscrits qui grouillaient sur la vaste arène et sur ces engins se détachaient en silhouettes sombres.

Les hommes étaient mal armés, mais forts de leur ardeur révolutionnaire. Ils dansaient et battaient de la semelle pour se réchauffer, et maintenaient la bonne humeur en chantant des chants révolutionnaires et des couplets populaires.

De grands cris annoncèrent l'arrivée de Lénine. Il monta sur une des autos blindées et se mit à parler. Dans la pénombre, les hommes tendaient le cou et buvaient chacune de ses paroles. Mais ils n'ont pas été enthousiasmés par ses paroles. Il a terminé sous des applaudissements qui étaient loin de ressembler aux ovations habituelles. Car ce jour-là, son discours était trop ordinaire pour correspondre à l'état d'esprit d'hommes allant risquer leur vie. Les idées exprimées étaient banales et

[17] Olguine (pseudonyme du publiciste M. Novoméiski) quitta en 1914 la Russie pour les États-Unis d'Amérique. Il écrivit une série de livres et d'articles sur l'U.R.S.S.

les expressions usées. Il y avait suffisamment de raisons pour expliquer cela par le surmenage et toutes ses préoccupations. Mais le fait est que Lénine avait fait face à une circonstance importante avec un discours quelconque. Et ces ouvriers l'ont ressenti. Les prolétaires russes ne sont pas des adorateurs aveugles de héros. On ne peut pas capitaliser longtemps ses exploits et son prestige passés, comme l'ont appris certains à leurs dépens. Si l'on ne se comporte pas aujourd'hui comme un héros, on ne recevra pas les louanges réservés aux héros.

Quand Lénine fut redescendu, [Podvoïski](#) annonça :

— Et maintenant vous allez entendre parler un camarade américain.

La foule dressa l'oreille. Je montai à mon tour.

— Parfait, dit Lénine, parlez en anglais, et moi avec votre permission, je vais traduire.

— Non, je parlerai en russe, fis-je hardiment, poussé par une sorte d'élan inconscient.

Lénine m'observait d'un œil pétillant de malice, comme s'il goûtait d'avance l'occasion de s'amuser. Il n'eut pas à attendre longtemps. Après avoir tiré de mon sac toute la provision de phrases toutes faites qui s'y trouvaient, je m'arrêtai net et me tus. Je parvins à grand-peine à trouver encore quelques mots. Un étranger a beau maltraiter leur langue, les Russes restent bienveillants et indulgents à son égard. Ils savent apprécier, sinon l'habileté, du moins le zèle du débutant. Aussi mon discours fut plus d'une fois interrompu par des applaudissements prolongés, ce qui me laissait chaque fois le temps de reprendre haleine et de dénicher encore quelques mots pour une nouvelle envolée. Je tenais à leur dire que le moment venu je m'engagerais avec plaisir dans l'Armée Rouge qu'on était en train de créer. Je m'arrêtai, cherchant péniblement le mot dont j'avais besoin. Lénine leva la tête et me demanda :

— Quel est le mot qui vous manque ?

— *Enlist*, répondis-je.

— S'enrôler, me souffla-t-il.

Après cela, chaque fois que je cherchais mon mot, il me le soufflait immédiatement. Je l'attrapais au vol et, avec mon accent américain, le lançai dans la salle. Ceci, joint au fait que je représentais, moi, un symbole vivant, palpable, de l'internationalisme dont tous avaient tant entendu parler, provoquait une joyeuse animation et un tonnerre d'applaudissements. Lénine riait de bon cœur et applaudissait.

— Eh bien, quoi qu'il en soit, vos premiers pas dans l'assimilation du russe sont faits, me dit-il. Mais il faut que vous vous atteliez sérieusement à la tâche. Quant à vous, dit-il en se tournant vers Bessie Beatty ^[18], il faut aussi apprendre notre langue. Passez une annonce dans les journaux où vous direz que vous voulez faire un échange de leçons. Et puis tout simplement, lisez, écrivez et parlez uniquement en russe. Ne conversez pas avec les Américains, de toutes façons, vous n'en tirerez pas beaucoup de profit, ajouta-t-il en souriant. Lorsque nous nous verrons la prochaine fois, je vous ferai passer un examen.

La vie de Lénine était constamment menacée

Cette rencontre faillit bel et bien ne pas avoir lieu. Au moment où la voiture de Lénine quittait le manège, trois coups de feu retentirent et trois balles traversèrent la paroi de l'automobile. L'un des projectiles blessa le délégué suisse [Platten](#) assis à côté de Lénine. Le criminel embusqué dans une ruelle voisine avait tenté de toucher Lénine, mais l'avait manqué.

[17] Bessie Beatty, journaliste américaine qui se trouvait en Russie pendant la révolution de 1917 ; auteur du livre *Le cœur rouge de la Russie* et d'articles sur la Révolution d'Octobre.

La vie des chefs bolcheviques était constamment menacée. Naturellement c'était Lénine qui était le plus visé. Les conspirateurs bourgeois comprenaient que son cerveau actif travaillait à leur perte. Ah, si une balle pouvait à jamais assoupir ce cerveau ! Les contre-révolutionnaires faisaient tous les jours d'ardentes prières pour qu'il en soit ainsi.

Il est à Moscou une maison où l'on nous recevait toujours avec une hospitalité dispendieuse. La grande table avec son samovar fumant croulait sous le poids des fruits, des noix, d'un nombre incroyable de hors-d'œuvres et de « douceurs » comme les appelait [Arthur Ransome](#), très porté sur ces choses-là. La guerre s'était montrée clémente à l'égard de cette maison.

Grâce à un gros jeu en bourse, grâce à l'écoulement clandestin de marchandises vers l'Allemagne, grâce à toute sorte de spéculations, cette famille avait atteint le comble de la prospérité. Mais voilà que ces bolcheviques, venus on ne sait d'où, menacent de saper la base même de leur fortune. Ils veulent arrêter la guerre. Impossible de s'entendre avec eux. Ce sont des sauvages, des fous ! Ils veulent mettre fin à la spéculation, aux agiotages de Bourse, bref, à absolument tout ! La seule chose à faire, c'est d'en finir avec eux. Les pendre ! Les fusiller ! Et à commencer par le sommet, par Lénine.

— Je suis prêt à payer sur-le-champ un million de roubles à celui qui tuera Lénine, m'annonça sérieusement un jeune spéculateur moscovite. Il y a encore dix-neuf personnes que je peux contacter dès demain, et chacune d'entre elles donnera un million pour l'affaire.

Nous demandâmes aux cinq bolcheviques dont il était question plus haut si Lénine se rendait compte du danger qui le menaçait.

— Oui, il le sait bien, dirent-ils. Mais il n'y pense pas. Voyez-vous, il accorde très peu d'attention à sa personne.

Et c'était sans doute vrai.

Avec une tranquillité imperturbable, il marchait sur une route semée de complots et d'embûches, et les situations critiques, qui amenaient les autres au bord de la dépression nerveuse et leur faisaient perdre leurs couleurs, il les affrontait avec sang-froid, sans broncher. Les contre-révolutionnaires et les impérialistes étrangers qui essayaient de faire tuer Lénine, essayaient échec sur échec. Mais le dernier jour d'août 1918, ces comploteurs réussirent presque leur coup.

Le président du C.C.P. venait de terminer son discours devant les 15 000 ouvriers de l'usine Michelson. Lorsqu'il se dirigea vers sa voiture, une jeune fille s'élança vers lui avec un papier à la main, comme si elle avait l'intention de lui remettre une lettre. Il tendit la main pour le prendre, et au même instant une autre femme, Kaplan, tira sur lui trois coups de feu. Atteint de deux balles, il tomba sur la chaussée. On le transporta dans la voiture et on le ramena au Kremlin. En dépit d'une forte hémorragie, il insista pour qu'on le laissât monter seul l'escalier. Il était blessé plus gravement qu'il ne croyait. Des semaines entières sa vie ne tint qu'à un cheveu. Malade et affaibli, il employa toutes les forces qui lui restaient à empêcher que le pays ne fût pas envahi par la soif de vengeance. Les masses indignées à l'extrême par cet odieux attentat contre la personne de celui qui incarnait leur espoir de liberté et d'avenir meilleur déclenchèrent contre la bourgeoisie et aux monarchistes une contre-riposte, en proclamant la terreur rouge.

De nombreux bourgeois durent payer de leur vie les assassinats de commissaires et l'attentat contre Lénine. La colère du peuple était si forte que des centaines de personnes auraient encore péri, si Lénine n'avait pas demandé de contenir sa fureur. On peut dire avec certitude que pendant toute cette période d'excitation extrême, Lénine fut l'homme le plus calme de Russie.

L'extraordinaire maîtrise de soi de Lénine

Dans tous les moments de sa vie il fit preuve d'une maîtrise de soi exceptionnelle. Les événements devant lesquels beaucoup perdaient la tête, n'étaient pour Lénine qu'une occasion de montrer son calme et son équilibre. L'unique séance de l'Assemblée constituante ^[19] fut orageuse. Deux fractions s'y livraient un combat à mort. Cris de guerre des délégués, claquement des pupitres, violents discours dans lesquels les orateurs n'épargnaient pas leurs foudres, chant passionné de l' « Internationale » et de la marche révolutionnaire sortant de la bouche de 2000 hommes, tout cela rendait l'atmosphère surexcitée.

À l'approche de la nuit, la tension augmentait toujours. Nous étions assis au balcon les mains agrippées à la balustrade, les dents serrées, les nerfs tendus. Lénine était assis au premier rang de la première loge et son visage exprimait une absence totale d'intérêt.

Enfin, il se leva, passa derrière la tribune et s'assit là-bas sur les marches recouvertes d'un tapis. Parfois, il levait la tête et laissait errer son regard sur l'énorme multitude de gens. Puis il appuya la tête dans sa main et ferma les yeux comme s'il se disait : « Que de gens dépensent leurs forces en pure perte. Il faut du moins quelqu'un qui ménage les siennes. » Les vociférations des orateurs et le vacarme de l'assemblée roulaient au-dessus de sa tête, mais il continuait de garder son calme. Une fois ou deux il rouvrit légèrement les yeux, jeta en les plissant un regard circulaire et baissa de nouveau la tête.

Puis il se releva, et redressant la taille se dirigea sans hâte vers sa loge. Profitant de l'occasion, [John Reed](#) et moi, nous descendîmes en courant dans la salle pour demander à Lénine ce qu'il pensait de la marche de l'Assemblée constituante. Il nous répondit quelque chose d'un ton indifférent et se mit à nous interroger sur le travail du bureau de propagande ^[20]. Son visage s'illumina lorsque nous lui annonçâmes que les matériaux étaient imprimés par tonnes et diffusés à travers la ligne du front dans l'armée allemande. Nous ajoutâmes en outre que la langue allemande nous donnait bien du mal.

— À propos, s'écria-t-il en s'animant brusquement, s'étant rappelé mes prouesses lorsque j'avais parlé du haut de l'auto blindée. Où en êtes-vous de votre étude du russe ? Êtes-vous capable maintenant de comprendre ces discours ?

— C'est qu'il y a tant de mots dans la langue russe, répondis-je évasivement.

— C'est pourquoi justement il faut travailler systématiquement. Dès le début vous devez apprendre les éléments de la langue. Je vais vous parler de ma méthode.

En bref, la méthode de Lénine se ramenait à ceci : d'abord apprendre tous les substantifs, apprendre tous les verbes, apprendre tous les adverbes et les adjectifs, apprendre tous les autres mots ; apprendre toute la grammaire, orthographe et syntaxe ; puis pratiquer la langue le plus possible. Comme on le voit, la méthode de Lénine était moins originale que variée. Bref, c'était sa méthode de lutte contre la bourgeoisie appliquée à l'étude d'une langue : s'attaquer à la tâche avec la plus grande résolution possible. Et il se laissa entraîner par le sujet.

Penché sur le rebord de la loge, il parlait en ponctuant les mots de gestes expressifs. Ses yeux brillaient.

[18] La convocation d'une Assemblée Constituante était une vieille revendication du mouvement démocratique russe. Après la Révolution de Février 1917, le Gouvernement provisoire décida de fixer ses élections au 25 novembre. Elles eurent donc lieu après la victoire de la Révolution d'Octobre et sur base de listes électorales ne reflétant plus les nouveaux rapports de forces dans le pays. En conséquence, les socialistes-révolutionnaires de droite et les mencheviques, minoritaires dans les soviets, obtinrent la majorité des sièges à l'Assemblée Constituante. Celle-ci inaugura ses travaux le 5 janvier 1918 et la majorité refusa d'adopter la « [Déclaration des droits du peuple travailleur et exploité](#) », proposée par le gouvernement soviétique, ainsi que la ratification des décrets [sur la terre](#) et [la paix](#), adoptés par le pouvoir des soviets. Par décret du Comité exécutif central pan-russe des soviets des députés ouvriers et paysans du 6 janvier 1918, l'Assemblée Constituante fut dissoute. (Note MIA)

[20] Bureau qui siégeait auprès de la Fédération des groupes étrangers du P.C.(b) de Russie. La Fédération fut créée au début de 1918. Le bureau était composé d'hommes de lettres et de propagandistes étrangers ; il s'occupait de la préparation et de la diffusion des publications et de l'activité de propagande et d'agitation parmi les troupes des puissances impérialistes.

Nos amis reporters crevaient de jalousie. Ils pensaient qu'à cet instant Lénine nous dénonçait les méfaits de l'opposition ou nous livrait les plans secrets des Soviets ou bien attisait en nous l'ardeur révolutionnaire. À ce moment critique seuls – pensaient-ils –, des sujets de cette nature pouvaient le faire discuter avec autant d'animation. Mais nos confrères se trompaient. Le chef du Gouvernement soviétique, heureux de pouvoir se distraire un peu dans une conversation amicale, ne faisait qu'exposer son point de vue sur la méthode à suivre dans l'étude d'une langue étrangère.

Lorsque pendant les débats, ses adversaires lui adressaient des critiques, il gardait ordinairement son calme et même savait remarquer les côtés comiques de ce qui se passait. Après avoir terminé son discours au IV^e Congrès des Soviets il reprit sa place dans le présidium pour subir les attaques des cinq orateurs suivants. Et chaque fois que l'un d'entre eux marquait un point, il arborait un large sourire et applaudissait avec tout le monde. Mais si quelqu'un se mettait à dire des bêtises, ironique, il frappait ses deux pouces l'un contre l'autre.

Lénine dans ses rapports avec les hommes

Une seule fois j'ai vu Lénine accablé de lassitude. C'était après une séance de nuit du C.C.P. Accompagné de sa femme et de sa sœur, il montait dans l'ascenseur de l'hôtel « National ».

— Bonsoir, dit-il d'un ton las, et de se reprendre. Ou plutôt, bonjour, j'ai parlé toute la journée et toute la nuit, je suis fatigué. Même pour monter au premier, je prends l'ascenseur.

De même, une fois seulement je le vis très pressé. C'était en février [1918] quand le palais Tauride redevint à nouveau le théâtre d'âpres débats : on discutait la question de la guerre ou de la paix avec l'Allemagne. Lénine apparut brusquement et d'une démarche rapide, énergique, volant presque, se dirigea par le vestibule vers la porte conduisant à la tribune. Le professeur Charles Kuntz et moi, qui le guettions, nous l'interceptâmes en disant :

— Un petit instant, camarade Lénine.

Il arrêta sa marche impétueuse, se mit presque au garde-à-vous et, inclinant très poliment la tête, prononça :

— Laissez-moi passer, camarades, je vous en prie. Je n'ai pas une seconde de libre à ma disposition. On m'attend dans la salle. Je vous demande de m'excuser, ce sera pour une autre fois.

Il s'inclina, nous serra la main et poursuivit son chemin.

Wilcox, un adversaire des bolcheviques, notant l'affabilité de Lénine dans ses relations avec les gens, parle d'un commerçant anglais qui s'adressa personnellement à Lénine et sollicita son aide pour sauver sa famille du danger qui la menaçait. Il fut frappé de trouver, au lieu d'« un tyran sanguinaire », un homme attentif, doux, amène, prêt à l'aider dans toute la mesure du possible.

Tel était effectivement Lénine. Par moment, il semblait qu'il était trop aimable, d'une politesse excessive. Il se peut que cela tînt à l'emploi d'un anglais châtié, livresque. Mais il est plus que probable que c'était sa manière ordinaire de traiter les gens, en quoi, comme en beaucoup de choses, il excellait. Cependant, il refusait de perdre son temps avec des personnes inopportunes et il n'était pas facilement accessible. Dans son antichambre se trouve cet avis : *« Les visiteurs sont priés de prendre en considération qu'ils vont parler à un homme dont les occupations sont énormes. Par conséquent, il leur est demandé d'exposer clairement et brièvement le but de leur démarche. »*

Ce n'était donc pas chose facile que d'être reçu en audience chez Lénine. Mais une fois reçu, vous le trouviez tout à vous. Il vous accordait toute son attention, ce qui pouvait parfois vous mettre dans une position embarrassante. Vous ayant poliment salué, il se plaçait le plus près possible de vous, presque à

vous toucher. Tout en conversant, il se penchait souvent en avant, sans cesser de vous regarder dans les yeux, comme s'il cherchait à lire vos pensées, à voir jusqu'au fond de votre âme.

Il nous arrivait fréquemment de rencontrer un socialiste qui en 1905 avait pris part à l'insurrection de Moscou et même s'était distingué en se battant sur les barricades. La carrière, une vie dénuée de tous soucis matériels lui avaient fait oublier la magnifique fougue de sa jeunesse. Maintenant il avait l'air d'un gentleman arrivé : il travaillait comme correspondant d'un certain syndicat de presse anglais et de l'« *Iédinstvo* » de [Plékhanov](#).

Lénine n'avait ni le temps ni l'envie de recevoir des plunitifs bourgeois. Cependant, cet homme, en faisant valoir son passé révolutionnaire, obtint d'être reçu par Lénine. Il se rendit au Kremlin gai comme un pinson. Quelques heures plus tard, je le vis l'âme en proie à un grand trouble. Voici ce qu'il me raconta : *« Dès le début de l'entrevue, j'ai mentionné ma participation à la révolution de 1905. Lénine s'est approché de moi et m'a dit : – Bien, bien, camarade, mais que faites-vous pour cette révolution actuelle ? Son visage était à une quinzaine de centimètres du mien, il me regardait droit dans les yeux. J'ai ajouté que je m'étais battu sur les barricades et j'ai fait un pas en arrière. Mais il avança d'un pas et, me dévisageant toujours, répéta :—Bien, bien, camarade, mais que faites-vous pour cette révolution ? J'avais la sensation d'être traversé par des rayons, c'était comme s'il voyait toute ma vie de ces dix dernières années. Je n'ai pas pu soutenir son regard et j'ai baissé les yeux comme un gosse en faute. J'ai essayé de parler. Mais en vain. J'ai dû m'en aller. »*

Quelques jours après, cet homme lia définitivement sa vie à la révolution de 1917 et devint un travailleur soviétique.

La sincérité et la droiture de Lénine

Un des secrets de la force de Lénine réside dans son extrême sincérité. Il est sincère avec ses amis. Il se réjouit du fond du cœur chaque fois qu'un nouveau combattant adhère au parti de la révolution, mais il ne lui viendra jamais à l'idée de peindre en rose les conditions de travail et les perspectives de l'avenir pour recruter un seul homme. Il est plutôt enclin à peindre les choses en beaucoup plus sombre qu'elles ne sont en réalité. Beaucoup de ses discours revenaient souvent sur cette idée : le but pour lequel luttent les bolcheviques n'est pas aussi proche que cela peut sembler à beaucoup d'entre nous ; nous avons mené la Russie sur un chemin couvert de ronces, et la direction que nous avons empruntée peut nous faire de nouveaux ennemis, nous apporter de nouvelles souffrances ; notre passé a été très dur, mais l'avenir nous réserve des difficultés plus grandes que vous ne vous le figurez.

Cet avertissement n'a rien d'encourageant. C'est, en vérité, un procédé peu ordinaire pour entraîner à la lutte ! Et cependant, de même que les Italiens s'étaient rassemblés sous les drapeaux de Garibaldi qui ne pouvait rien promettre sauf les blessures, le cachot et la mort, de même les Russes se ralliaient autour de Lénine. Cela paraît quelque peu décevant pour ceux qui attendent du chef qu'il glorifie son œuvre et incite ses partisans éventuels à se joindre à lui. Lénine estime que cette impulsion doit venir du cœur.

Il est sincère même avec ses ennemis jurés. Un Anglais, parlant de cette extraordinaire franchise de Lénine, affirme l'avoir entendu tenir ce langage : personnellement, je n'ai rien contre vous. Mais politiquement vous êtes mon adversaire et je dois mettre tout en œuvre pour vous infliger une défaite. Votre gouvernement adopte la même attitude à mon égard. Eh bien, tâchons de trouver le moyen de vivre sans nous déranger les uns les autres.

Tous les discours de Lénine portent la même empreinte de sincérité. Les procédés ordinaires de l'homme d'État-politicien : le bluff, le clinquant verbal et la pose, lui sont également étrangers. On sent tout de suite qu'il est incapable de tromper même s'il le voulait. Il ne peut le faire pour la même raison qui l'empêche de se leurrer lui-même : il a une manière scientifique d'aborder les choses, il croit à la force irrésistible des faits.

Abondantes, les sources de son information lui fournissent un nombre considérable de faits. Ces faits, il les trie, les apprécie, les vérifie. Ensuite il les utilise comme le ferait un stratège, un mathématicien, un chimiste opérant sur des éléments sociaux. Voici un échantillon de sa méthode : actuellement, les faits suivants parlent en notre faveur : un, deux, trois, quatre... – il les énumère brièvement. Il y a aussi ceux qui travaillent contre nous, et il les énumère à leur tour : un, deux, trois, quatre... Puis il demande s'il n'y en a pas d'autres ? Nous nous cassons la tête pour en trouver quelques-uns, vainement la plupart du temps. Alors, après avoir soigneusement pesé tous les « pour » et les « contre » de chaque partie, Lénine poursuit ses calculs, comme s'il s'agissait d'un problème mathématique.

Par son culte des faits, Lénine est l'opposé du président Wilson ^[21], en tant qu'orateur professionnel s'appuyant sur des intérêts de classe, qui enrobe l'objet de son discours sous une brillante présentation verbale, qui éblouit et hypnotise les masses mais leur cache les côtés peu reluisants des choses. Quant à Lénine, il agit comme le ferait un chirurgien muni d'un scalpel. Il enlève le faux-brillant du verbiage et révèle les motifs économiques qui se cachent derrière la phraséologie pompeuse des impérialistes. Il montre le fond véritable des appels qu'ils adressaient au peuple russe, fait apparaître la main sale, rapace, des exploités dissimulés sous les belles promesses.

Sans pitié pour la phraséologie des hommes de droite il n'accepte pas plus le verbiage de ceux qui dans la gauche se réfugient derrière les mots d'ordre pour fuir la réalité. Il croit de son devoir de verser du vinaigre et du fiel dans l'eau sucrée de la verbosité emphatique révolutionnaire, raille cruellement les démagogues et les bavards.

Quand les Allemands lancèrent leur offensive contre la capitale rouge, un flot de télégrammes exprimant la stupeur, la terreur et l'indignation afflua à Smolny. Ils se terminaient par les mots d'ordre suivants : « *Vive l'invincible prolétariat russe !* », « *Mort aux impérialistes pillards !* », « *Nous défendrons jusqu'à la dernière goutte de sang la capitale révolutionnaire !* » Lénine les lut et ordonna d'expédier à tous les Soviets des messages demandant d'envoyer à Petrograd non des phrases révolutionnaires, mais des troupes, de faire savoir le nombre exact de volontaires engagés et de faire parvenir simultanément un rapport détaillé sur les armes, les munitions et les vivres se trouvant dans les dépôts.

Lénine en action au moment critique

L'offensive allemande eut pour résultat de faire fuir tous les étrangers. Les Russes n'étaient pas peu surpris de voir ceux qui clamaient à tue-tête « *Battons les Huns !* » se sauver à la hâte maintenant que ces Huns étaient assez près pour qu'on pût aller les battre. J'aurais bien voulu rejoindre ces fuyards, mais j'avais donné ma parole alors sur la fameuse auto blindée. Je pris donc le parti de m'engager dans l'Armée Rouge et [Boukharine](#), le « communiste de gauche », insista pour que j'en parle à Lénine.

— Bravo, bravo, me dit-il. Pour le moment, nos affaires ne vont pas trop fort. L'ancienne armée ne se battra pas. Quant à la nouvelle, elle n'existe au fond que sur le papier. On vient de laisser prendre Pskov sans résistance. C'est un crime. Le président du Soviet doit être fusillé. Nos ouvriers font des merveilles de sacrifice et d'héroïsme. Mais ils n'ont aucune préparation militaire et ne sont pas disciplinés.

Ainsi, en deux dizaines de phrases laconiques il me dépeignit la situation et termina par ces paroles :

— Je ne vois pas d'autre issue que la paix. Mais le Soviet peut se prononcer pour la guerre. De toutes façons, je vous félicite de vous être engagé dans l'armée révolutionnaire. Après la lutte que vous avez soutenue contre la langue russe vous êtes bien préparé pour les combats contre les Allemands.

Il resta pensif un instant, puis ajouta :

[21] Wilson, président des USA en 1913-1921.

— Un seul combattant étranger, ce n'est pas lourd. Vous pouvez peut-être trouver encore quelques-uns de vos congénères ?

Je répondis qu'on pouvait essayer de former un détachement. Lénine n'aimait pas renvoyer les affaires aux calendes grecques. Un plan une fois élaboré, il s'attaquait immédiatement à sa réalisation. Il téléphona à [Krylenko](#), commandant en chef soviétique. Celui-ci n'était pas là. Alors Lénine prit un porte-plume et lui rédigea une note. Vers le soir, nous avions déjà formé un détachement international et publiâmes un appel à tous les étrangers les invitant à s'engager. Lénine n'était pas homme à se contenter d'un premier geste dans les affaires importantes. Il en suivait constamment le déroulement et s'intéressait à tous les détails. Il téléphona deux fois à la rédaction de la « *Pravda* » pour demander que l'appel fût publié en russe et en anglais ; ensuite il ordonna de le diffuser par télégraphe aux quatre coins du pays. Ainsi, combattant la guerre et ceux qui se contentaient à ce propos de phrases révolutionnaires il mobilisait toutes les forces pour que la guerre ne pût prendre au dépourvu la république des Soviets.

Il envoya des gardes rouges en auto pour amener les généraux détenus dans la forteresse Pierre-et-Paul.

— Messieurs, leur dit-il, lorsqu'ils entrèrent dans son bureau, je vous ai convoqués en qualité d'experts. Petrograd est menacé. Ne pouvez-vous élaborer des mesures militaires en vue de sa défense ?

Les généraux consentirent.

— Nos forces sont là, poursuivit Lénine, montrant sur la carte la disposition des unités rouges, des dépôts, des réserves. Et voilà les derniers rapports sur la disposition des forces ennemies. Si vous avez besoin de quelque chose encore, nous ferons tout notre possible pour vous le procurer. Les généraux se mirent au travail et, à la fin de la journée, présentèrent leurs considérations. Ensuite, ils demandèrent, obséquieux, si le Président du C.C.P. voulait bien avoir l'obligeance de les faire loger plus confortablement.

— Je regrette beaucoup, répondit Lénine, il faudra remettre cela à une autre fois, ce n'est pas le moment. Votre logement n'est peut-être pas très commode, mais il a le mérite d'être parfaitement sûr. Et les généraux furent ramenés à la forteresse.

La perspicacité politique de Lénine

C'est, à n'en pas douter, à sa capacité de choisir les faits et d'en tirer parti et non à une intuition mystique quelconque ou à la providence que Lénine doit sa réputation d'homme d'État sachant prévoir la marche ultérieure des événements. Il nous l'a montré dans son ouvrage [Le développement du capitalisme en Russie](#) où il a lancé un défi à la pensée économique de son temps, affirmant que la moitié de la paysannerie russe était prolétarisée, qu'en dépit de la possession de certains biens fonciers, ces paysans n'étaient que des salariés rivaux à un lopin de terre. Les recherches des années postérieures ont confirmé cette idée hardie et audacieuse de Lénine. Ce n'était pas là une simple supposition. Une telle conclusion était le fruit d'une étude minutieuse et d'une sélection d'abondants matériaux statistiques des zemstvos et d'autres sources.

Un jour, lorsque la conversation roula sur le prestige de Lénine, Peters remarqua : « *Souvent au cours des séances à huis clos du parti, Lénine faisait certaines propositions fondées sur son analyse de la situation. Nous votions contre. Plus tard il s'avérait que c'était Lénine qui avait eu raison et non nous.* »

Sur les questions de tactique, il y a eu des luttes homériques entre Lénine et d'autres membres du parti, et les événements ultérieurs ont généralement donné raison à son point de vue.

On sait que, de l'avis d'importants dirigeants bolcheviques tels que [Kaménev](#) et [Zinoviev](#), l'insurrection armée pouvait se terminer par un échec. Selon Lénine, la révolution, le prolétariat devaient vaincre. Et il eut raison. Certains dirigeants bolcheviques affirmaient que bien qu'ils fussent capables de s'emparer du pouvoir, ils ne pourraient pas le garder. Lénine disait que les forces des bolcheviques croîtraient de jour en jour. Il eut raison. Au bout de deux ans de lutte contre les ennemis qui ont cerné la Russie d'un cercle de feu, l'Armée Rouge avance avec succès sur tous les fronts.

Dans les négociations avec les Allemands, Trotsky poursuivit sa tactique dilatoire en les appâtant tout en refusant de signer le traité. Lénine disait : « Ne jouez pas avec eux. Signez le premier traité proposé, aussi mauvais soit-il, ou nous devons en signer un plus mauvais. » Et de nouveau, il eut raison. Les Russes furent contraints d'accepter la paix de Brest-Litovsk, une paix « *infâme* », un véritable acte « *de piraterie* ». Au printemps 1918, tout le monde se gaussait à l'idée d'une éventuelle révolution en Allemagne et, au moment où l'armée allemande infligeait une dure défaite aux troupes alliées en France, Lénine me fit remarquer un jour au cours d'un entretien qu'il fallait s'attendre à la chute du Kaiser dans le courant de l'année. Et c'est ce qui arriva effectivement. Neuf mois après, Guillaume II fuyait son peuple.

Au cours de la visite que je rendis à Lénine avant mon départ, il écrivit en anglais la lettre suivante :

« Par l'intermédiaire du camarade américain Albert R. Williams, j'adresse mes salutations aux socialistes-internationalistes américains. Je crois fermement que la révolution sociale vaincra finalement dans tous les pays civilisés. Quand elle surviendra en Amérique, elle dépassera de loin la révolution russe. »

Il l'avait écrite rapidement, sans peine, s'étant arrêté une seule fois. Il n'arrivait pas à trouver le terme convenable pour dire « *finalement* ». Je le lui avais soufflé, et il avait mis « *ultimately* ».

— Oui, dit-il, la révolution vaincra. Bientôt peut-être ou peut-être... et levant les yeux vers moi il ajouta dans un sourire, « *ultimately* ». Il se peut que la chose demande deux dizaines d'années. De toutes façons, nous avons déjà commencé. Le monde est nettement entré dans l'époque des révolutions prolétariennes. En me remettant la lettre il demanda :

— Quand partez-vous ? (C'était en avril 1918.)

— Je ne suis pas encore fixé, répondis-je.

— Si vous avez l'intention de passer par Vladivostok, faites vite, autrement, vous risquez de vous trouver nez à nez avec l'armée américaine.

À cette époque, il était étrange au plus haut point d'entendre à Moscou une telle déclaration, car nous croyions tous que l'Amérique était pénétrée des sentiments les plus amicaux à l'égard de la Russie nouvelle.

— Mais c'est impossible ! répliquai-je. Savez-vous que d'après Raymond Robins ^[22] il y a bon espoir que l'Amérique reconnaisse très prochainement le Gouvernement soviétique.

— Oui, fit Lénine, mais Robins est le représentant de la bourgeoisie américaine libérale. Or ce n'est pas elle qui détermine la politique de l'Amérique, c'est le capital financier. Comme lui a besoin de contrôler la Sibérie, il enverra les soldats américains la conquérir.

Ce point de vue me semblait incroyable. Mais plus tard, le 29 juin 1918, je vis de mes propres yeux les

[22] Robins, Raymond (1873-1954), avocat étasunien. De 1917 à 1918, colonel et chef de la Mission américaine de la Croix-Rouge en Russie, il rencontre de nombreuses personnalités soviétiques après la révolution d'Octobre, jouant ainsi un rôle de représentant officieux du gouvernement des Etats-Unis. (Note MIA)

marins américains débarquer à Vladivostok, tandis que les monarchistes, les Tchèques, les Anglais, les Japonais et les autres alliés enlevaient le drapeau de la République soviétique et hissaient celui de la Russie tsariste.

Les prédictions de Lénine se réalisaient si fréquemment que ses jugements sur l'avenir présentaient toujours un intérêt particulier. Voici l'essentiel de la fameuse interview de Naudeau telle qu'elle a paru dans le « *Temps* » parisien en avril 1919.

« L'avenir du monde ? Je ne suis pas prophète. Mais ce qui est sûr, c'est que l'État des capitalistes et du free trade, comme par exemple, l'était naguère l'Angleterre, cet État se meurt... L'évolution du monde le conduit inévitablement vers le socialisme, à travers diverses formes transitoires, diverses variantes, diverses phases d'une évolution qui tend vers un but unique. Qui eût cru, il y a quelques années, que la nationalisation des chemins de fer, en Amérique, fût possible ? Et pourtant, c'est un fait accompli de même qu'on a vu cette République acheter tout le blé du pays pour en faire l'usage le plus favorable à l'État. Tout ce qu'on a pu dire, tout ce qu'on peut dire contre l'État-patron n'a rien empêché et n'a point retardé une évolution qui se fait d'elle-même. Pour remédier aux imperfections que des critiques, d'ailleurs impuissants, attribuent à l'État-patron, il faudra créer, imaginer de nouveaux moyens de contrôle et de coercition. Mais, quant à essayer d'empêcher l'État de devenir le patron, il n'y a rien à tenter dans ce sens. L'inévitable s'accomplit et il s'accomplira pour ainsi dire par son propre poids... Suivant le proverbe anglais : « La meilleure preuve que les tartes à la crème sont bonnes, c'est que tout le monde les mange... » Tous les peuples mangent et mangeront, de plus en plus, la tarte socialiste. Mais, en revanche, si un régime socialiste s'établissait en France ou en Allemagne, il y serait bien plus facile que chez nous de le perpétuer dans ces pays. C'est que le socialisme trouverait spontanément en Occident des cadres, des capacités, des organismes, toutes sortes d'auxiliaires intellectuels et matériels qui nous font défaut ici. »

L'attitude de Lénine à l'égard des spécialistes

« Pour chaque bolchevique honnête, il y a trente-neuf canailles et soixante imbéciles ». Cette phrase largement citée a été attribuée à Lénine pour tenter de le dépeindre comme un grand patricien ayant une méfiance cynique envers les masses. Pour soutenir cette curieuse accusation, on a déterré une déclaration d'il y a quinze ans. Il y est dit que les classes ouvrières n'ont développé par elles-mêmes qu'une conscience syndicaliste, c'est-à-dire le sens de l'organisation, de la grève contre le patron, pour la journée de huit heures, etc., mais que les idées du socialisme sont venues aux travailleurs en grande partie de l'extérieur, des intellectuels.

Par leurs actions et leurs décrets, Lénine et le Gouvernement soviétique montrent sans conteste tout le prix qu'ils attachent aux spécialistes. Dans tous les domaines, Lénine fait appel aux experts. Il va même jusqu'à demander des consultations aux généraux tsaristes en tant qu'experts des questions militaires. Si l'Allemand Marx fait pour lui autorité en matière de tactique révolutionnaire, c'est l'Américain Taylor qui l'intéresse pour les questions d'accroissement de la productivité du travail. Constamment il soulignait l'importance d'avoir un comptable expérimenté, un bon ingénieur, un spécialiste dans n'importe quelles sphères d'activité. Il avait la ferme conviction que les Soviets seraient un aimant attirant les spécialistes de tous pays. Ceux-ci verraient, pensait-il, que le système soviétique plus que tout autre offre des débouchés à leurs capacités créatrices.

On dit que Harriman s'était épuisé non pas tant par la tâche d'exploiter son grand chemin de fer que par le problème de son financement. Sous le système soviétique, il n'aurait pas à épuiser toute son énergie nécessaire au travail d'administration dans la recherche du financement. En effet, dans le système soviétique, le pouvoir économique est délégué à l'administrateur principal tout comme nous déléguons le pouvoir politique à notre représentant au Congrès.

La Russie du pouvoir soviétique met à la disposition de l'ingénieur ou de l'administrateur non seulement ses grandes richesses, mais aussi une main-d'œuvre pleine d'enthousiasme et d'énergie impatiente de mettre en valeur ces richesses. Cette dernière condition est irréalisable dans le système

capitaliste où l'intérêt fondamental de l'ouvrier est non dans ce qu'il fait, mais dans ce qu'il gagne et où main-d'œuvre et direction de l'entreprise sont constamment en conflit. En régime soviétique, l'énergie humaine n'est pas gaspillée à se disputer sur le mode de répartition des produits du travail, elle est tout entière consacrée à une seule tâche : augmenter la production. Lénine était convaincu que le système soviétique produirait des résultats grandioses, car il éveillait l'enthousiasme des masses et leur donnait de nouvelles forces créatrices en même temps qu'il accordait toute liberté d'action aux savants et aux spécialistes.

Dans son analyse des forces sociales, Lénine a donné une appréciation de toutes les couches de la population. Les intellectuels continueraient à jouer après la révolution le rôle qu'ils avaient joué avant elle. Par leur agitation, ils avaient contribué à l'essor du mouvement révolutionnaire et à l'accomplissement de la révolution. En tant qu'experts, les intellectuels pouvaient travailler à sa consolidation.

L'attitude de Lénine à l'égard des Américains, des capitalistes et des concessions

Lénine tenait en haute estime les techniciens, les ingénieurs et les autres spécialistes américains. Il voulait avoir au moins cinq mille de ces spécialistes, les avoir immédiatement et était prêt à leur payer des salaires élevés. Fréquemment, on le blâmait pour la sympathie particulière qu'il manifestait à l'égard de l'Amérique.

En fait, le capitalisme américain n'était pas pour lui un moindre mal que le capitalisme des autres pays. Mais l'Amérique est si loin. Elle ne semblait pas menacer directement l'existence de la Russie soviétique. De plus, elle avait proposé des marchandises et des spécialistes dont la Russie avait besoin.

Pourquoi, alors, ne pas conclure un accord spécial dans l'intérêt des deux pays ? demandait Lénine. Mais un État communiste peut-il entretenir des relations d'affaires avec un État capitaliste ? Ces deux formes d'État peuvent-elles exister côte à côte ? Telles furent les questions posées à Lénine par le journaliste français Naudeau.

— Et pourquoi pas ? répondit Lénine. Nous avons besoin de techniciens, de savants et de différents produits industriels, et il est évident que pour le moment nous ne sommes pas à même de mettre en valeur les ressources considérables de notre pays. Dans ces conditions, bien que cela nous soit peut-être désagréable, nous devons reconnaître que les principes en vigueur en Russie, doivent, hors de ses frontières, le céder aux accords politiques. Nous proposons tout à fait sincèrement de payer les intérêts des prêts accordés, et faute de devises, nous les paierons en blé, en pétrole, en toutes autres matières premières que nous possédons en abondance. Nous avons décidé d'accorder la concession d'exploitations forestières et minières à des citoyens des pays de l'Entente à condition que les lois de la Russie soviétique soient respectées. Ensuite, nous accepterons même, non de cœur léger, certes, mais par nécessité, à céder comme concession une partie du territoire de l'ancien Empire russe à certains pays de l'Entente. Nous savons que les capitalistes anglais, japonais et américains sont très désireux d'obtenir de telles concessions. Nous avons déclaré que nous étions prêts à céder à une association internationale quelconque la construction de la Grande route du Nord. En avez-vous entendu parler ? Cette route doit s'étendre sur 3000 verstes. Partant du lac Onéga, elle longera le Kotlas, et à travers les monts d'Oural aboutira à l'Ob. D'immenses forêts vierges s'y étendent sur une superficie de 8 000 000 d'hectares, il s'y trouve divers minéraux non exploités, que la compagnie de construction pourra utiliser comme elle voudra.

Nous concédons cette propriété d'État pour un délai déterminé, pour 80 ans, peut-être, avec droit de rachat. Nous ne présentons aucune exigence excessive à l'association, nous demandons seulement de respecter les lois appliquées par le pouvoir soviétique, par exemple celle de la journée de huit heures et du droit de contrôle pour les organisations ouvrières. Certes, tout ce dont nous parlons ici est loin du communisme et ne correspond nullement à nos idéaux ; de plus, nous devons dire que cette question a fait l'objet d'une vive polémique dans notre presse. Cette décision nous a été imposée par la nécessité

de la période de transition.

— Dans ce cas, croyez-vous, demanda Naudeau, qu'en dépit du danger que courent ici les capitalistes étrangers, danger qui, de toute évidence, n'est pas écarté et qui, comme le craignent certains, peut augmenter à tout moment, en dépit de cela, croyez-vous que les financiers auront assez de courage pour investir dans l'économie russe de nouveaux moyens au risque de laisser la Russie engloutir encore une fois leurs capitaux ? Ils ne feront pas cela sans être militairement soutenus par leur pays. Accepterez-vous une telle occupation ?

— Ce sera inutile, répondit Lénine, car le Gouvernement soviétique respectera strictement les engagements qu'il aura pris. Mais tous les points de vue peuvent être pris en considération.

Les échos du Grand Conseil économique qui s'est tenu à Moscou en juin 1919 montrent que Lénine et [Tchitchérine](#) ont lutté pour une politique d'alliance économique avec l'Amérique contre l'ingénieur [Krassine](#), partisan d'une alliance économique avec l'Allemagne.

Lénine a une confiance absolue dans le prolétariat

Pour Lénine le prolétariat est certainement la force motrice de la révolution, son âme et son corps. Pour édifier la société nouvelle, il ne comptait que sur les masses. Peu de gens partageaient ce point de vue. Certains estimaient que les Russes étaient en majeure partie insouciant, paresseux et illettrés, dépourvus de toutes idées, ne pensant qu'à la vodka et incapables de travailler avec obstination.

Lénine se dresse contre cette légende d'un peuple « ignare ». Durant de longues années, il n'a cessé de souligner les grandes qualités du peuple : résolution, fermeté, esprit de sacrifice, patience, capacité de deviner les grands objectifs politiques, il a parlé des immenses forces créatrices qu'il recèle. Il lui faisait une confiance sans limites. Et les événements ont amplement confirmé cette foi inébranlable de Lénine en la classe ouvrière !

La capacité des ouvriers à saisir le sens des grandes idées politiques frappe tous ceux qui ont visité la Russie et ne la connaissent pas seulement qu'en spectateurs. En la constatant, un des membres de la mission Root ^[23] s'écria : « *Par quel miracle l'énorme masse du peuple russe considérée comme ignorante et obtuse par toute l'humanité véritablement civilisée a-t-elle pu assimiler une philosophie sociale d'avant-garde, tout à fait nouvelle pour le reste du monde ?* »

Des centaines de jeunes gens que la Y.M.C.A. ^[24] et d'autres organisations envoyaient travailler en Russie ne laissaient pas d'étonner les ouvriers russes. Ces « civilisateurs », bien que sortis des universités américaines ne voyaient pas de différence entre le socialisme, le syndicalisme et l'anarchisme, ce qui était vérité première pour des millions d'ouvriers russes.

Par l'intermédiaire de ses agents, la propagande américaine diffusait en Russie par centaines de milliers d'exemplaires le discours du président Wilson et ses fameux 14 points. En distribuant ces tracts aux ouvriers et aux paysans, ces agents demandaient ordinairement : « Qu'est-ce que vous en pensez ? » On leur répondait presque toujours : « Ce sont de belles paroles, mais elles sonnent creux. Il se peut que le président Wilson soit en effet partisan de telles idées, mais c'est un fait qu'aucune d'elles ne rentrera dans le traité de paix, tant que les ouvriers n'auront pas pris le pouvoir. »

Un éminent professeur américain, qui avait entendu les Russes émettre pareil avis, rit de leur scepticisme. Or aujourd'hui, il rit de sa propre naïveté et se demande avec étonnement comment ces

[23] Mission Root, une mission américaine spéciale envoyée en Russie en 1917. Elle avait pour but de s'opposer au retrait de la Russie de la guerre et de prêter une aide au Gouvernement provisoire dans la lutte contre le mouvement révolutionnaire. Cette mission était dirigée par F. Root, homme politique américain (1845-1937).

[24] Association chrétienne de jeunes gens, organisation bourgeoise. En Russie, ses représentants se livraient à une propagande religieuse et à des activités anti-soviétiques.

gens sans culture dans les Soviets de petits trous perdus de la Russie arriérée aient su s'orienter mieux que lui dans la politique internationale.

Les Anglais crurent pouvoir gagner la sympathie du peuple par des présents. Ils débarquèrent à Arkhangelsk avec du gin, du whisky et de la farine blanche. Certes, les gens affamés les acceptèrent avec gratitude, mais dès qu'ils s'aperçurent que c'était une sorte d'aumône destinée à les aveugler et qu'il faudrait la payer de la liberté et l'indépendance de la Russie, ils se dressèrent contre les envahisseurs et les chassèrent de leur sol.

Le temps a aussi justifié la confiance de Lénine dans la résolution et la fermeté des masses populaires russes. Souvenez-vous des « prophéties » funestes de 1917 et voyez les faits. « Dans trois jours s'en est fini de leur pouvoir », pronostiquaient les ennemis du Pouvoir soviétique. Trois jours passèrent, puis encore trois... Et alors, ils se mirent à clamer : « Trois semaines, les Soviets ne sauraient pas se maintenir davantage. » Et de nouveau on dut reculer le délai. De trois mois, cette fois-ci. Or maintenant quand huit fois trois mois se sont écoulés, le mieux que les ennemis du Pouvoir soviétique aient pu inventer pour consoler leurs protecteurs, c'est de reporter ce délai à trois ans.

Les succès des ouvriers et des paysans ont dépassé l'attente de Lénine

La force et la stabilité du Gouvernement soviétique ne reposent nullement sur le mépris des lois ou sur les caprices fantasques d'une providence insondable, comme l'affirment certains. Cette force et cette stabilité sont justement assurées par les facteurs indiqués en son temps par Lénine : les grands succès remportés par les ouvriers et les paysans.

Dans le domaine économique, ceux-ci ont mis au point de nouveaux procédés de fabrication de toile, d'allumettes, et d'utilisation des énormes gisements de tourbe en Russie. Ils ont accompli d'importants travaux de génie pour donner à l'édification son élan, à commencer par des installations de force motrice et des centrales électriques et en terminant par la construction d'un canal entre la mer Blanche et la Volga ainsi que de centaines de kilomètres de chemins de fer.

Dans le domaine militaire, ils ont créé une discipline sévère qui fait de l'Armée Rouge une des plus puissantes organisations de combat du monde. Son moral est admirable, et son esprit combatif très élevé. Jusqu'alors, les ouvriers et les paysans n'avaient participé qu'à des guerres menées dans l'intérêt de la caste dominante. Maintenant pour la première fois, ils se battent et se battent consciemment, pour leurs propres intérêts et pour ceux de tous les peuples laborieux et exploités du monde.

Mais c'est surtout dans le domaine de la culture que ces hommes illettrés ont remporté les succès les plus appréciables. Donnez la liberté à l'homme et il se mettra à créer. Sous l'influence bénéfique de la nouvelle activité révolutionnaire sont nées des dizaines d'universités, des centaines de théâtres, des milliers de bibliothèques, et les écoles d'enseignement général ont surgi par dizaines de milliers.

C'est en voyant cette activité que [Maxime Gorki](#) s'est fait l'ardent partisan des Soviets. *« S'accomplissant dans les conditions les plus difficiles et exigeant une tension héroïque d'énergie, l'œuvre culturelle du gouvernement ouvrier russe prend peu à peu une ampleur et des formes inconnues dans l'histoire de l'humanité. » « Adversaire du gouvernement il y a peu de temps, écrivait plus loin Gorki, je sais, moi, que les futurs historiens dressant le bilan d'une année de travail accompli grâce aux efforts et à la présence au pouvoir de l'ouvrier russe, ne pourront pas ne pas s'émerveiller de l'étendue de son œuvre dans le domaine de la culture. »*

Mais ces réalisations sont encore plus magnifiques et plus considérables, si l'on tient compte de toutes les difficultés auxquelles le peuple avait à faire face en travaillant. Avant la révolution, ce peuple était abruti par des siècles de misère et d'oppression. La guerre emporta deux millions d'hommes vigoureux et bien portants, fit encore trois millions de blessés et d'estropiés. Des centaines de milliers d'enfants devinrent orphelins, des centaines de milliers de personnes perdirent la vue, l'ouïe ou la parole. Les

chemins de fer furent détruits, les mines étaient inondées, les réserves de vivres et de combustibles, épuisées.

L'économie ébranlée par la guerre, puis minée encore plus par la révolution dut brusquement absorber dix millions de soldats libérés par la démobilisation. Le pays réussit à rentrer une bonne récolte, mais les Tchécoslovaques ^[25] soutenus par les Japonais, les Français, les Anglais et les Américains coupèrent la Russie soviétique du blé sibérien, et les autres contre-révolutionnaires, des champs fertiles de l'Ukraine. Les ennemis de la révolution disaient : « Maintenant, la main décharnée de la famine prendra le peuple à la gorge et le ramènera à la raison. »

Pour avoir séparé l'Église de l'État, les bolcheviques furent excommuniés. Le sabotage des anciens fonctionnaires, la désertion d'une partie des intellectuels, le blocus, telles étaient les conditions dans lesquelles ils devaient travailler. Que n'a pas fait l'Entente pour tenter de renverser le gouvernement bolchevique : menaces, corruption, assassinats, tout fut mis en œuvre. Les agents britanniques faisaient sauter les ponts pour empêcher le ravitaillement des grandes villes ; et les agents français protégés par leurs consulats sabotaient les transports ferroviaires, détérioraient les locomotives.

Face à ces agissements, Lénine disait que les ennemis de la jeune République soviétique étaient forts, mais avaient contre eux les bataillons de fer du prolétariat, que l'énorme masse du peuple, n'ayant pas tout à fait pris conscience de la situation, n'était pas encore assez active. Elle était lasse de la guerre et épuisée par la famine. La révolution ne se développait pas encore à une cadence assez rapide, mais un immense revirement psychologique était à attendre pour bientôt. S'il se produisait en temps opportun, la révolution était sauvée.

Selon Lénine, le coup d'État d'Octobre à la suite duquel les masses s'étaient emparées du pouvoir ne constituait pas encore toute la révolution. Quand les masses auront pris conscience de leur mission, qu'elles auront établi la discipline et organisé le travail, en faisant usage de leurs formidables forces créatrices, alors là, on pourra parler de véritable révolution.

Au III^e Congrès pan-russe des Soviets tenu à Petrograd, Lénine commença son discours en soulignant que 2 mois et 15 jours, ce n'était au fond que 5 jours de plus que la durée du premier pouvoir ouvrier sur tout un pays ou sur des exploités et des capitalistes, c'est-à-dire le pouvoir des ouvriers parisiens à l'époque de la Commune de Paris de 1871.

Voilà déjà dix fois soixante-dix jours que la Commune russe résiste à la pression d'une innombrable multitude d'ennemis. Grande était la confiance de Lénine dans la fermeté, l'opiniâtreté, la résolution, l'héroïsme et le potentiel des forces économiques, militaires et culturelles des ouvriers et des paysans russes. Leurs succès n'est que la simple confirmation de cette foi passionnée de Lénine, succès dont Lénine lui-même a été étonné.

Le rôle de Lénine dans la Révolution russe

À mesure qu'en Russie Lénine devient une figure centrale d'importance mondiale, des discussions acharnées se poursuivent autour de son nom. Pour la bourgeoisie saisie de peur, Lénine, c'est un coup de tonnerre, une hallucination, une peste. Pour les esprits enclins au mysticisme, Lénine est ce grand « Mongole-Slave » mentionné dès avant la guerre dans une prophétie assez étrange attribuée à Léon Tolstoï. *« Je vois, annonçait cette prophétie, toute l'Europe perdant son sang et éclairée d'incendies. J'entends les gémissements de millions d'hommes dans des batailles gigantesques. Mais vers 1915, apparaîtra dans le Nord un personnage jusqu'alors inconnu qui conquerra bientôt une gloire universelle. Cet homme n'a aucune formation militaire, il est écrivain ou journaliste, mais jusqu'à 1925, il tiendra la*

[25] Les unités tchécoslovaques, formées pendant la Première Guerre mondiale, regroupaient des prisonniers de guerre tchèques et slovaques. En mai 1918, les impérialistes de France, d'Angleterre et des États-Unis avec le soutien actif des socialistes-révolutionnaires et des mencheviques organisèrent la rébellion contre-révolutionnaire de ces unités dans la région de la Volga et en Sibérie.

plus grande partie de l'Europe dans ses mains. »

Pour l'Église réactionnaire, Lénine est un antéchrist. Les popes cherchent à rassembler les paysans sous leurs saints gonfalons et leurs icônes et à les soulever contre l'Armée Rouge. Mais les paysans disent : « Il se peut que Lénine soit en effet un antéchrist, mais il nous donne la terre et la liberté. Alors, pourquoi nous battre contre lui ? » Pour le simple citoyen russe, le nom de Lénine a une valeur quasi surhumaine. Il est le créateur de la révolution russe, le fondateur du pouvoir soviétique, son nom est lié à tout ce qui représente aujourd'hui la Russie. « Tuez Lénine et Trotsky et vous tuez la Révolution et les soviets. »

Or raisonner ainsi, revient à dire que les grands hommes font l'histoire, comme si les grands événements et les grandes époques étaient déterminés par de grands chefs. Il est vrai que toute une époque ou un mouvement de masses d'une très grande ampleur peut trouver son reflet dans une personnalité. Mais il n'en est pas moins vrai que toute interprétation de l'histoire qui rattache la révolution russe à une seule personnalité ou à un seul groupe de personnes est fautive. L'idée que les destinées de la révolution russe se trouvaient entre les mains de Lénine ou entre celles de ses compagnons d'armes aurait fait rire Lénine, tout le premier.

La destinée de cette révolution est dans les mains de ceux qui l'ont accomplie, dans les mains et les cœurs des masses populaires. Elle est dans les forces économiques dont la poussée a mis ces masses en mouvement. Des siècles durant, le peuple laborieux de Russie a subi son sort et ses souffrances sans mot dire. Sur toute l'immensité russe, dans les plaines de Moscovie, dans les steppes d'Ukraine, le long des grands fleuves sibériens, les hommes, flagellés par la misère, enchaînés par la superstition, peinaient du matin au soir et leur niveau de vie était extrêmement bas. Mais tout a des limites, même la patience du peuple.

En février 1917, avec un fracas qui fit tressaillir le monde entier, la classe ouvrière de Russie rompit les chaînes dont elle était chargée. Les soldats suivirent son exemple et s'insurgèrent. Puis la révolution gagna les campagnes, toujours plus ample, communiquant l'ardeur révolutionnaire aux couches les plus arriérées du peuple jusqu'à ce que toute une nation de 160 000 000 d'habitants (sept fois plus grande que lors de la révolution française), soit entraînée dans le remous.

Pénétrée d'une grande idée, toute une nation se met à l'œuvre et entreprend la création d'un régime nouveau. C'est le plus grand mouvement de tous les siècles. Plongeant ses racines dans les intérêts économiques du peuple, il représente la plus impérieuse manifestation de l'histoire au nom de la justice. Une grande nation se met en campagne et, guidée par l'idée d'un monde nouveau, marche de l'avant malgré la famine, la guerre, le blocus, la mort. Elle marche rejetant ceux qui la trahissent et suivant ceux qui veulent satisfaire les besoins et les aspirations du peuple.

C'est des masses russes elles-mêmes, de leur esprit de discipline, de leur dévouement à la cause commune que dépendait le sort de la révolution. Et il faut dire que la chance leur a souri. Ils ont eu pour guide et pour interprète de leurs pensées, un homme doué d'une intelligence supérieure et d'une volonté de fer, un homme aux vastes connaissances et déterminé dans l'action, un homme qui professait les idéaux les plus nobles et possédait la raison la plus saine et la plus pratique.

Cet homme c'était Lénine.